



## Patrick Monribot L'interprétation lacanienne du symptôme

L'interprétation peut modifier le symptôme : ce fut le premier argument de la découverte freudienne. Cependant, la psychanalyse transcende la simple visée thérapeutique. Elle vise au-delà. Par ailleurs, modifier un symptôme — sa forme, son impact douloureux — ne revient pas à éradiquer sa fonction. Non

seulement il a une dimension inéliminable, mais il est essentiel à la survie psychique de tout être parlant.

Très vite Freud s'intéresse à deux versants du symptôme. D'une part, il se passionne pour l'extraction d'un savoir insu du sujet lui-même — un savoir signifiant, décodé à partir du symptôme, lequel est apaisé en retour. Pourtant, malgré un tel déchiffrement, le symptôme insiste ou revient. Cet écueil amène à dévoiler la seconde dimension de l'affaire, autrement plus robuste à traiter : une satisfaction obscure et méconnue est à l'œuvre au cœur du symptôme.

Cela complique un peu les choses.

Comment soulager la douleur de celui qui ne veut rien savoir des déterminations inconscientes et signifiantes de sa plainte ? Comment soulager celui qui, toujours à son insu, ne peut se passer de la satisfaction libidinale paradoxale incluse dans le symptôme ?

On mesure la difficulté d'interprétation du symptôme face à d'aussi bonnes raisons de ne pas cesser de souffrir... Je vais examiner aujourd'hui les ressorts de l'interprétation lacanienne. La dire « lacanienne » suppose qu'il y en a d'autres possibles, selon le concept que l'on a de l'inconscient. Chez Lacan lui-même, l'interprétation varie au fur et à mesure du changement de statut de l'inconscient, repensé au gré de son enseignement.

L'interprétation n'est pas la même chez le Lacan qui dégonfle le registre imaginaire, chez celui qui explore l'ordre symbolique, et chez celui qui borde la catégorie du réel. On peut ainsi diviser les modalités de l'interprétation selon les trois registres, imaginaire, symbolique et réel. Cela nous servira de fil rouge en trois étapes.

### □ L'imaginaire

La première période de Lacan est celle des années '50, marquées par les tout premiers Séminaires, tandis que la référence contemporaine des *Écrits* est « Fonction et champ de la parole et du langage ».

À cette période, l'inconscient est structuré comme un discours et non pas comme un réservoir à malices ou une caverne d'Ali Baba. Il est composé de signifiants prélevés dans un code lexical, un lieu extérieur au sujet, un lieu Autre, incarné par l'entourage de l'enfant. Le vivier d'où l'inconscient prend la forme signifiante d'un discours, est alors considéré par Lacan comme un lieu du code complet. On y trouve les signifiants capables de tout dire : le fin mot du désir et de la jouissance, l'essence ultime de l'être, etc. Le vrai problème, pour le sujet en analyse, est la difficulté d'accès à ce lieu où se déploie la chaîne signifiante inconsciente. Car cet accès est obstrué par l'imaginaire qui fait bouchon. Interpréter, c'est alors contribuer à ce que l'analysant accède au symbolique, en dépit de l'obstruction quasi permanente imposée par l'imaginaire.

L'enjeu est d'importance. Sans l'avènement des signifiants en amont des formations symptomatiques, le clinicien ne dispose que d'une lecture psychologique, phénoménologique, c'est-à-dire imaginaire des symptômes — avec bien peu d'effets thérapeutiques. Au fond, la solution analytique, c'est de faire advenir la vérité symbolique du symptôme malgré la chape de l'imaginaire. Pour parvenir à cela, Lacan considère la cure comme une dialectique. Là commence l'histoire de l'interprétation lacanienne, avec deux époques.

Tout d'abord, c'est la cure comme dialectique socratique où, à l'instar de Socrate, l'analyste se positionne de manière à restaurer un savoir en souffrance. Il s'agit de boucher les trous du savoir. Ces lacunes fonctionnent comme vérité symbolique du symptôme. Ainsi dans le *Livre I* Lacan évoque-t-il (p. 213) les « patientes reconstructions historiques » de Freud qui, par exemple, reconstruit une copulation de ses parents que l'homme aux loups, son célèbre patient, aurait aperçu avant de l'oublier définitivement. En l'occurrence, il s'agit d'un coït en position *a tergo* qui constitue la vérité méconnue de la scène traumatique. La vérité à révéler est donc une fiction capable de combler les lacunes d'une histoire trouée — et l'analyste peut très bien être l'auteur ou le co-auteur de cette fiction.

Après la dialectique socratique, Lacan conçoit la cure comme se déployant suivant une dialectique hégélienne : en ce milieu des années '50, la relation analytique est conçue comme intersubjective. Il s'agit qu'un sujet, l'analyste, puisse faire reconnaître l'analysant comme sujet. Comment ? En isolant des points de vérité symbolique dont la mise en lumière permet à l'analysant de se différencier comme sujet, de s'extraire de la chape imaginaire du moi, qui l'englué. Le symptôme se trouve alors déconstruit, mis à nu, au moins dans sa forme signifiante.

Dans cette logique hégélienne, qu'est-ce que l'interprétation ? Cette fois, ce n'est plus la restitution d'un bout de savoir fictionnel. Il s'agit de distinguer chez l'analysant l'or rare de la parole dite pleine. C'est-à-dire d'extraire quelques pépites signifiantes du flot des paroles vides charriées par le blabla de la demande et le défilé des objets imaginaires. L'axe symbolique est ainsi peu à peu dégagé, morceau par morceau, distingué de l'axe imaginaire qui l'oblitérait.

Pour réussir, ce type d'interprétation exige des conditions pré requises. Lesquelles ? À quel prix l'analyste sort-il du silence ?

Eh bien, la « tactique » interprétative suppose une « stratégie » qui consiste à maintenir « la place du mort », comme on dit au bridge. Pourquoi ? Parce que maintenir cette place revient à libérer un espace pour la parole pleine. Pour Lacan, cette « stratégie du mort » se situe à deux niveaux.

D'abord, il s'agit de veiller à ne pas intervenir comme semblable, sur l'axe imaginaire de l'interlocution, pour une raison simple : ne pas valider la parole vide au dépend de la parole pleine. On doit inviter à la parole vide — c'est même le principe nécessaire de l'association libre — mais on ne la valide pas comme ayant valeur de vérité.

Ensuite, deuxième niveau, il s'agit de « faire le mort » sur l'axe symbolique, comme grand Autre mis en place de sujet supposé savoir. Cela mérite une précision. Sur l'axe symbolique, « faire le mort » revient à refuser de s'identifier à cette place du sujet supposé savoir, contre les sollicitations incessantes de l'analysant. L'analysant doit produire lui-même ses propres signifiants maîtres sans la suggestion du praticien — sinon, c'est de la psychothérapie. Ces signifiants sont ensuite validés par l'analyste comme parole pleine : c'est l'interprétation qui décerne valeur de vérité à cette parole.

On voit la différence entre les deux époques. Dans la dialectique socratique, on produit un savoir S2 sur l'histoire oubliée du sujet. Dans la dialectique hégélienne, l'analysant produit des signifiants S1, qui sont validés par l'analyste.

Néanmoins, à partir de 1957, à partir de « L'instance de la lettre », la promotion de la parole pleine perd sa pertinence et l'année suivante, dans un autre texte des *Écrits*, « La signification du phallus », Lacan se ravise. Il dénonce l'impasse de la dialectique hégélienne qui, au final, semble renforcer l'axe imaginaire au lieu de l'amenuiser comme espéré. Désormais, la relation analytique cesse d'être envisagée comme une intersubjectivité.

Cela correspond à un tournant à partir duquel le symbolique, c'est-à-dire l'inconscient, doit être repensé sous une forme plus autonome, dégagée des interférences permanentes de l'imaginaire. De sorte que l'interprétation ne se réduit plus à l'art d'esquiver les pièges de l'imaginaire : elle doit opérer directement au sein même du registre symbolique.

## □□ Le symbolique

Commence la grande époque du structuralisme, celle de l'inconscient structuré comme un langage. Métaphore et métonymie, organisées par les lois de la structure, règlent les formations de l'inconscient. La perspective de l'interprétation change. Il s'agit de dégager le désir du sujet de la prison du symptôme. Pour le dire vite : le symptôme est une métaphore qui piège le désir inconscient, dont la vérité reste méconnue. Le symptôme est un masque. Si vous décidez la métaphore, le masque tombe. Le désir retrouve sa liberté, c'est-à-dire la possibilité d'une course métonymique permanente qui est son véritable état. Lacan le dit clairement à la fin de « L'instance de la lettre... » (*Écrits*, p. 528) : il compare le désir au furet qui ne cesse de courir. Au fond, libérer le désir, c'est retrouver le mouvement permanent de la libido, dont la métonymie se fait l'écho au niveau symbolique.

À cette fin, l'interprétation du symptôme en déconstruit le masque — ce que Lacan appelle « l'enveloppe formelle » du symptôme. Plus précisément, l'interprétation touche au fantasme qui sert de socle au symptôme ; elle met à ciel ouvert la signification énigmatique qui se profilait derrière le masque symptomatique.

Pour autant, le sujet n'est pas quitte avec ledit symptôme. Nous l'avons dit au début : derrière le masque signifiant, il y a le noyau d'une jouissance en jeu qui rend le symptôme increvable. À nouveau se pose la question de l'interprétation, face à une structure aussi composite.

Bref, que doit viser l'interprétation, si elle porte au-delà la révélation d'une signification énigmatique ? Lacan répond à cette question par une allégorie dans « La direction de la cure » (*Écrits*, p. 641). Il s'agit du doigt levé de *Saint Jean Baptiste* — c'est un tableau de Léonard de Vinci que l'on peut voir au Louvre, dans la Grande Galerie. Lacan en fait une allégorie au sens où la vérité dernière du symptôme, à défaut d'être révélée de façon signifiante, à défaut d'être dite de façon explicite, ne peut être que pointée de façon allusive, tel un doigt montrant une direction.

Cet affranchissement au regard du sens ultime enfin révélé a un prix : celui de retrouver, au bout du doigt pointé, « l'horizon déshabité de l'être », comme dit Lacan dans ce texte. Il ne s'agit plus de restituer la part manquante de l'être du sujet par quelques perles signifiantes, ni la fiction d'une histoire oubliée.

L'être du sujet, à l'horizon du doigt pointé par l'interprétation, n'est pas de cette aune : c'est un être de jouissance, sans qualité signifiante — objet petit *a*, dit Lacan. Désormais, l'interprétation du symptôme vise ce noyau de l'être, hors des mots.

On le voit, ce type d'interprétation nous confronte à l'impossible à dire. C'est une façon d'ouvrir la porte au réel, au sens lacanien du terme.

Quelles sont-elles, ces interprétations préconisées par Lacan ? Nous en trouvons cinq versions, dont je donnerai ensuite quelques exemples.

- La *punctuation* de la chaîne signifiante capitonne le discours, invalide une signification, pour en fait miroiter une autre.
- La *coupure*, au contraire, interrompt la chaîne signifiante avec effet de suspens, de perplexité, sans effet de relance immédiate, sans appel à quelque autre signification.
- *L'allusion* laisse entendre entre les lignes ce qu'elle ne dit pas — c'est au plus près de la fameuse allégorie du doigt levé de *Saint Jean...*
- La *citation* fait résonner en écho ce qui vient de se dire. On restitue le dit de l'analysant mais de manière à le problématiser ou à le vider de son sens.
- Enfin, *l'équivoque* joue du cristal de la langue et montre qu'une phrase peut se diffracter dans une pluralité de sens — en écho à la polysémie du langage. Elle prend trois formes possibles, que nous allons explorer.

Chacune de ces cinq interprétations, à sa façon, a valeur d'*oracle* — Lacan insiste sur ce terme. Elle transforme le dit de l'analysant en énigme à déchiffrer — ce qu'il n'était pas au départ. Le paradigme de ce mécanisme oraculaire est l'équivoque, que je propose d'examiner.

L'équivoque dévoile la pluralité du sens, et comme trop de sens tue le sens, le sujet est propulsé hors-sens. À ce stade, la vérité, c'est l'absence de vérité « une », et Lacan évoque plutôt la « *varité* » du symptôme.

Pourtant, si une telle interprétation s'appuie sur la polysémie, elle n'est pas « ouverte à tous les sens », précise Lacan : n'importe quel jeu de mot ne convient pas — ce serait une parodie d'interprétation. Il s'agit de faire surgir la cause du désir — l'objet petit *a* qui, lui, est effectivement hors-sens.

Revenons sur les variétés de l'équivoque.

Dans le texte des *Autres écrits*, « L'étourdit », Lacan explicite les trois modalités possibles de l'équivoque (pp. 491 et suivantes). Elle peut être homophonique, grammaticale, ou logique. Voyons cela avec quelques exemples cliniques.

#### *L'équivoque homophonique.*

Une femme vient à l'analyse car elle ne supporte pas que son enfant psychotique soit placé en institution, même si cela la soulage — car, au fond, des enfants elle n'en veut pas : tous finissent « débilés » ou « placés »... Dans cette histoire, ce qu'elle ne supporte pas, ce sont les séparations, avec, à chaque fois, le risque d'une réponse par l'*acting out*. Elle est par ailleurs boulimique et obèse mais de cela, elle ne fait pas plainte. Au moment où son fils lui est soustrait, elle apprend par quelque indiscretion, que l'analyste est père de famille, ce qui provoque un double effet. D'abord, ça la met en colère contre moi dans le transfert : « Vous me dégoûtez ! », dit-elle. Ensuite, elle commet un *acting out* : elle tombe à nouveau enceinte d'un compagnon qui porte le même prénom que l'analyste, comme elle a su me le faire remarquer. J'interprète l'*acting* comme tel : avoir un enfant de celui qui la dégoûte en tant que père. Je reprends son signifiant, « *dégoûte* ». Juste après cette interprétation, elle fait un rêve. Elle est dans la baignoire qu'elle débouche à la fin du bain, sans sortir de l'eau. Là, elle sent pourrir son visage et constate qu'elle s'en va avec l'eau du bain.

Elle associe sur ce rêve : « *Partir avec l'eau du bain*, ça se dit plutôt pour les bébés. » Partant, elle évoque le bébé voulu dans le transfert, bébé qu'elle évacue dans le rêve avec l'eau du bain, mais qu'elle évacue aussi un peu plus tard dans la réalité, suite à une fausse couche. Sauf que, dans ce rêve, le bébé évacué, c'est aussi elle-même puisqu'elle s'en va avec l'eau du bain. Ce bébé évacué est son être de déchet. Les bébés « déchets » qu'elle a vraiment eus dans la vie, c'est aussi elle-même dans le rêve. De plus, le visage pourrissant qu'elle signale dans le rêve est une atteinte à son intégrité corporelle. La castration imaginaire se conjoint à son être de déchet : la pourriture de son corps est évacuée.

Le rêve la surprend. Elle s'étonne d'être « évacuée vers la bouche d'égout », comme elle dit. Je choisis d'interpréter cette formulation en soulignant l'équivoque homophonique : « *Bouche-dégoût* »

L'homophonie entre égout et dégoût fait mouche. Au-delà du déchet destiné à l'égout, elle décline le dégoût sous toutes ses formes. D'abord celui éprouvé après chaque épisode boulimique qui déforme davantage son corps. Ensuite, le dégoût ressenti pour l'analyste dans le transfert, après l'avoir démasqué comme père.

L'interprétation introduit et articule deux signifiants, bouche et dégoût, qui soulignent l'objet oral comme cause. Cela lui permet d'évoquer pour la première fois ses excès alimentaires. Résultat : elle ne vient pas à la séance suivante, elle répond à l'interprétation par une absence réelle, par la défection de son corps.

À sa place, arrive à mon cabinet, ce jour-là, une lettre où elle fait pour la première fois à quiconque l'aveu d'une pratique quotidienne par laquelle l'objet oral est conjoint avec le déchet.

Tels sont les effets incalculables de cette interprétation homophonique. Cela éclaire mieux *l'inséparation* « mère - enfant » qui marque péniblement le lien à sa progéniture. Elle ne peut se séparer de l'objet anal, sans cesse réintégré dans un circuit d'économie libidinale, en lien avec l'objet oral. La lettre d'aveu a fait cesser l'étrange rituel qui, bien évidemment, interroge le diagnostic et qui, d'ailleurs, remet en cause la pertinence de l'équivoque dans un tel cas. À partir de là, l'analyse a pris un tournant.

#### *L'équivoque grammaticale.*

Elle est construite sur le mode du célèbre exemple lacanien : « *Je ne te le fais pas dire...* » C'est quelque chose comme : « *C'est toi qui l'as dit mais c'est moi qui dis que tu l'as dit, histoire de te faire remarquer que ça vient de toi, même si tu ne l'entends pas !* »

Exemple concret : une jeune fille anorexique, sur un versant hystérique, ne m'a jamais parlé de son symptôme anorexique. Elle se plaint du mauvais choix de ses études, et de son angoisse. Un jour, après avoir réussi l'écrit d'un examen, elle doit passer l'oral pour être définitivement admise. Fort angoissée avant l'épreuve, elle demande à me voir en urgence. Elle ne peut rien dire si ce n'est répéter : « *L'oral m'angoisse...* » Sur quoi j'interromps la séance, fort brève ce jour-là, en lui disant : « *L'oral m'angoisse... Voilà qui est bien dit.* »

Il s'agit bien là d'une interprétation citationnelle mais aussi d'une équivoque grammaticale bâtie sur le mode « *C'est toi qui l'as dit. Et c'est bien dit !* » Au fond, cette interprétation souligne que derrière le « dit », il y a un « dire » qu'il ne faut pas oublier. Côté « dit » : ce qui s'énonce, c'est que l'examen oral l'inquiète. Rien de plus normal... Côté « dire » : elle annonce que la pulsion orale et son objet la tourmentent. Là se situe le bien-dire. Ce n'est plus de l'anxiété, c'est de l'angoisse.

Elle répond à cette équivoque grammaticale par un rêve qui met enfin en jeu le corps et l'anorexie, grands absents du début de cure. Elle est à table avec ses parents ; la mère lui demande d'aller chercher au frigo le plat suivant, un bébé, afin de le découper comme on découpe une volaille. Au moment de la découpe, le bébé en question se jette sur elle et la mord. Elle se réveille.

Ce rêve fut un tournant. D'abord, elle constate qu'une mère peut demander un bébé pour assouvir la voracité maternelle. Ensuite, la fin du rêve prouve bien que le bébé à dévorer, c'est elle : telle est mordue qui croyait mordre. C'est à ce moment précis qu'elle se réveille, face à l'irreprésentable de son être. Derrière le mot « bébé » qui n'est qu'un décor de scénario, elle est un pur objet oral exigé et dévoré par l'Autre, un petit *a* que Lacan appelle aussi bien à l'occasion « une saloperie ». L'équivoque grammaticale a donc fait surgir sur la scène analytique la dimension de l'objet cause. Résultat : elle va commencer l'analyse de son anorexie.

### *L'équivoque logique*

Cette troisième occurrence est plus rare, plus difficile à produire. Elle se matérialise en jouant soit sur le temps ou soit sur l'espace qui, tous deux, relèvent de constructions logiques ou topologiques.

Une femme algérienne, arrivée en France petite, dans les années '60, vient en analyse car elle n'arrive pas à constituer une famille ni avec ses ascendants ni avec ses descendants — et ce, malgré ses deux enfants. Elle souffre « de ne pouvoir se sentir mère ».

Beaucoup plus jeune d'ailleurs, elle a abandonné un premier enfant selon les particularités de la loi française : elle a accouché *sous X*. Sa grossesse a été clandestine au regard de sa famille, y compris vis-à-vis de l'homme qui partageait sa vie et qui n'a rien décelé. Les motivations alléguées sont plausibles : « *J'étais trop jeune, mon partenaire était trop violent, mes parents m'auraient accablée, une algérienne n'est jamais enceinte avant le mariage, etc.* Mais tout cela n'épuise pas la cause opaque du sort réservé à sa grossesse, d'autant qu'elle aura plus tard deux enfants sans avoir contracté de mariage, des enfants officiellement reconnus, sans que le ciel ne lui tombe sur la tête...

Après plusieurs mois d'analyse, elle en vient au cœur du problème : son père, perdu de vue depuis pas mal d'années, grand absent de son discours d'analysante. Celui-ci, à l'âge de la retraite, a divorcé avant de rentrer en Algérie où il a refait sa vie sans plus lui faire signe.

Étrange répétition : elle était petite et vivait encore au Maghreb, quand son père a disparu du village, sans lui faire signe. Elle n'aura pas d'explications de la part de sa mère sur l'absence soudaine du père. Elle a longtemps cru que le père les avait abandonnées, donnant ainsi une clé fantasmatique au choix « d'abandonner » son premier enfant né sous X. En fait, le père avait choisi d'émigrer pour faire vivre sa famille, non pour la désagréger. Elle ne le saura que plus tard.

Elle m'annonce une trouvaille : le traumatisme de cette époque-là n'est pas tant le départ du père que son silence. « Il est parti sans dire au revoir. » Je ponctue sur le silence paternel avec un acte précis : je lui dis « Au revoir », lui serrant la main avec insistance. Cet acte a pour effet d'extraire le signifiant « au revoir » de la chaîne de sa fiction : il a un effet de coupure.

La séance suivante, encore plus courte, sera l'occasion d'une équivoque dite « logique ». Avant même de pénétrer dans mon bureau, sur le seuil de l'entrée, elle se trompe et me lance un « Au revoir ! » au lieu du « Bonjour ! » attendu. C'est un lapsus. Je la prends au mot, c'est-à-dire à la lettre de son inconscient : je la ramène

aussitôt à la sortie et la salue poliment à mon tour. Elle rit, elle pleure et me demande si elle doit payer la séance qui n'a pas eu lieu... Je lui réponds qu'elle a bien eu lieu et que nous ne sommes pas au parc-mètre. Elle consent à payer.

Pourquoi est-ce une équivoque logique ? Parce que du point de vue de l'espace, le sujet sort du bureau avant d'y rentrer et, du point de vue du temps, la fin coïncide avec le début — tout cela, grâce à son lapsus auquel je réponds docilement. Comme toute équivoque, cette interprétation touche, elle aussi, à la cause irreprésentable du désir : le regard mis en jeu, au-delà du père, dans les signifiants de l'expression « au revoir ! »

Il faut dire qu'elle m'avait longuement parlé de cette fille jamais vue mais qu'elle avait peut-être aperçue fugacement sur un plateau de télé parce qu'une jeune beurre avait à l'écran le même regard particulier que son père — alors, elle n'est pas dupe mais qui sait ?... C'est aussi le moment choisi pour l'allonger, c'est-à-dire me soustraire à son champ de vision.

Par la suite, elle décide de reprendre contact avec son père « perdu de vue » depuis longtemps. J'approuve. Elle va donc le « revoir » au fin fond de l'Algérie, peu de temps avant la mort du vieil homme, et lui présente ses deux enfants. « C'est la première fois, dit-elle, que mes enfants voient un père ». Ce ne sera pas la dernière puisqu'elle va tisser un lien inédit entre ses enfants et leurs pères respectifs, jusque là réduits à des géniteurs évincés. Elle dira : « C'est au moment où je me sens davantage mère que je peux me séparer des enfants. » Pour la première fois, elle subjective la possibilité de subjectiver une famille, fût-elle d'emblée décomposée. La séparation et l'abandon ne sont pas les mêmes choses.

Autre effet de l'équivoque logique : elle va commencer à subjectiver, dix-huit ans après les faits, l'abandon « sous X » du premier enfant. Sa question est la suivante : « Puis-je faire le deuil de ce que je n'ai jamais eu ni connu ? » Cette question en appelle une autre : va-t-elle maintenant tenter de retrouver cette fille, comme elle a retrouvé le père perdu de vue ? Voilà où nous a mené cette équivoque logique.

Passons maintenant au statut de l'interprétation qui accompagne le « dernier Lacan », celui qui déplace le centre de gravité de la cure vers le réel.

## □□□ Le réel

Une interprétation ouvre la porte vers le réel. L'analyste lacanien n'agira sans doute pas de la même façon s'il est au prise avec un réel conçu comme « la Chose » — *das Ding* — , avec un réel « *semblantisé* » sous les espèces de l'objet *a*, ou encore s'il conçoit le réel comme un nouage à partir du *sinthome*.

Lorsqu'il s'agit de « la Chose », il me semble que Lacan met l'accent sur la présence réelle comme type de réponse, mais c'est plutôt une condition de l'interprétation. Celle-ci porte toujours sur le joint entre symbolique et imaginaire — la présence n'ayant pas en soi valeur d'interprétation. On parlait tout à l'heure de maintenir la place du mort, maintenant il faut assurer la présence réelle. Ce n'est pas le même accent.

Puis, vient l'époque de l'objet *a* comme semblant de réel. C'est précisément grâce à l'équivoque que Lacan propose « d'apercevoir » ce semblant qui n'est d'ailleurs pas visible au sens spéculaire — il s'agit de le pointer de façon allusive comme nous l'avons dit.

Enfin, ultime approche du réel, la topologie du nouage permet de le réduire à l'état de « *sinthome* ». Le symptôme est ici délesté de sa signification sémantique. Nulle métaphore n'est à explorer dans l'ordre d'une vérité à décoder. Le « *sinthome* » consiste à faire tenir ensemble réel, symbolique et imaginaire.

Cette approche borroméenne a permis de parler de « déclin de l'interprétation » ou encore « d'ère post-interprétative ». Jacques-Alain Miller l'a jadis évoqué dans un cours du 3 décembre 2008 : « Avec la manipulation des nœuds, dit-il, Lacan cherche une autre façon de procéder que par l'interprétation. » En effet, il ne s'agit plus de faire accoucher une vérité mais de faire tenir ensemble les trois registres de la structure en assurant une certaine issue pour la jouissance incurable du parlêtre.

Au fond, l'interprétation était la visée prioritaire dans les époques antérieures car elle répondait à l'inconscient transférentiel — à celui qui se déploie dans le lien analytique — pour extraire tantôt la vérité signifiante, tantôt une part de jouissance dite « réelle » sous la forme de l'objet *a*, objet *a* qui est aussi la cause du désir activé par le lien transférentiel. Dans les deux cas, signifiant ou objet *a*, on est dans le registre du semblant et l'interprétation s'avère nécessaire.

C'est très différent avec le tout dernier enseignement de Lacan centré sur le nœud qui suppose un inconscient d'une autre nature : l'inconscient réel. C'est le versant non symbolique de l'affaire. Il s'agit de traiter une jouissance irréductible au signifiant et à l'objet *a*. C'est ce qui reste comme stigmaté quand l'inconscient transférentiel a été analysé jusqu'à épuisement. Comment l'analyste peut-il répondre à l'inconscient réel ? Dans ce cas, l'interprétation est moins nécessaire ou, du moins, est-elle « changée », comme le souligne Jacques-Alain Miller dans un autre cours, celui du 10 décembre 2008 : « La pratique analytique change alors d'accent », dit-il. Quel est ce changement ?

L'interprétation, ajoute Miller, « vise à défaire l'articulation *destinale* pour viser le hors-sens, ce qui veut dire, ajoute-t-il, que l'interprétation est une opération de désarticulation ». Autrement dit, quand l'interprétation visait le désir et sa cause, il s'agissait d'articuler des éléments discursifs épars, tandis que celle qui vise la jouissance réelle, intraitable au terme de l'analyse, est une entreprise inverse, de désarticulation.

En particulier, il s'agit d'obtenir une désarticulation des deux ingrédients de ladite jouissance inéliminable. D'une part, elle doit permettre d'extraire l'objet petit *a* pulsionnel qui fonctionne comme cause du désir : non pas seulement de le pointer allusivement, mais de l'extraire hors du champ de l'Autre. D'autre part, elle doit permettre d'isoler un signifiant tout seul, un S1 désarticulé de tout effet de chaîne, dégagé de tout effet de savoir inconscient, un signifiant qui ne veut rien dire mais qui véhicule une marque de jouissance primitive sur le corps. Lacan parlait d'une lettre de jouissance qui fonctionne comme trait unaire. Là aussi il s'agit d'une extraction hors de l'Autre.

Cette finalité est une question posée par la passe contemporaine car c'est la condition de l'identification conclusive au symptôme.

Quel acte analytique pour opérer cette double extraction ? Les témoignages des AE (Analystes de l'École) seraient à examiner.

Nous nous souvenons tous du témoignage public de notre collègue belge Monique Kusnierek. L'analyste avait fait mine de lui sauter dessus en rugissant — sans doute parce que « le lion ne bondit qu'une fois », comme dit Freud... Loin de toute équivoque signifiante, une telle interprétation par l'acte, sans parole, met en scène la boucle pulsionnelle : bouffer, se faire bouffer. Là, il y eut extraction de l'objet.

De la même façon, demandons-nous quel acte analytique permet d'isoler un signifiant maître, marqueur de la jouissance du vivant ? En tant qu'AE, j'avis fourni une vignette en ce sens. Un analyste qui n'était pas le mien avait relevé, tandis que je parlais en public, un signifiant particulier, le frisson, que je venais de soumettre au

débat pour qualifier l'impact subjectif induit par une crise institutionnelle grave qui menaçait alors l'École, au bord de la scission. Quelque chose comme « *Ce qui se passe là, ça me donne des frissons.* »

L'animateur m'avait gentiment fait observer, toujours en public, que ce terme devait désigner une jouissance mienne. Ce mot n'avait pas surgi par hasard. Il faisait résonner un très ancien souvenir, marqué par des frissons de fièvre liés à une maladie grave de la petite enfance. Pour l'anecdote, je devais comptabiliser par un trait coché sur un cahier chaque frisson ressenti afin que le médecin puisse évaluer l'imminence d'une septicémie tuberculeuse. Cette comptabilité avait joué un rôle pour l'enfant entre la vie et la mort que j'étais. En tous cas, le frisson avait inscrit une marque récurrente sur le corps. Eh bien, la remarque publique de l'analyste a fait interprétation car elle a m'a permis de nommer cet événement de corps comme trait fondamental de jouissance. Après tout, tant qu'on frissonne, on n'est pas encore mort ! C'est un exemple d'extraction obtenue au quasi terme d'une analyse.

Pour terminer, j'indiquerai que le type d'interprétation liée au dernier enseignement de Lacan ne concerne pas uniquement la fin des cures analytiques. Comme l'a montré Serge Cottet, en novembre 2008, ce type d'interprétation touchant au réel est également pertinent en psychanalyse appliquée, même s'il n'y a pas possibilité de déployer l'inconscient transférentiel — même si l'on ne peut parler de cure analytique au sens strict du terme. La rencontre avec le discours analytique peut permettre cela. Viser le hors-sens, précise Miller, est une des distinctions possibles entre psychothérapie et traitements brefs orientés par le discours analytique, comme nous les pratiquons par exemple dans les CPCT.

Prenons un exemple, qui nous servira de conclusion.

Après 5 ans de relation, une jeune femme décide de rompre avec son ami, initiative qui lui procure un « soulagement libérateur ». En fait de libération, plus rien ne la freine. Elle sombre dans des excès en tous genres : boulimie avec prise de poids, abus d'alcool et surtout rencontres sexuelles incessantes, souvent à risques, toujours sans lendemain. « Une boulimie des hommes », dit-elle. Elle a complètement arrêté d'aller à l'université le jour.

Jadis, peu avant de s'installer avec l'ami qu'elle vient de quitter, elle avait connu semblable épisode. Cette rencontre l'avait pacifiée, mais pas sans la mise en place d'une intrigue compliquée. À la même époque en effet, elle avait rencontré un autre homme — un amant plus âgé — et elle s'était installée durablement entre les deux hommes. Ce dispositif amoureux avait stoppé efficacement ses dérapages. C'était il y a cinq ans.

Aujourd'hui, la rupture récente avec le concubin déstabilise sa solution, d'autant que l'amant rompt à son tour la relation avec elle. Elle perd donc ses deux appuis, chose insupportable. Maigre consolation, elle peut écrire à l'ex-amant, non sans être avertie que celui-ci ne répondra pas à ses lettres. Et faute de mieux, elle consent à écrire son désespoir à l'homme qui ne répondra pas.

Elle me prie de noter qu'elle a toujours fait cela : écrire « les bouts de papier de sa douleur », en principe voués à la corbeille.

Elle affirme ne pas être dupe de la psychanalyse et venir sans conviction. D'ailleurs, envisager un traitement bref est une condition à laquelle elle tient beaucoup : une façon de se prémunir contre l'aliénation qui la ravage tant.

Quelle manœuvre interprétative pour un analyste lacanien face à une patiente qui accorde si peu de crédit à la parole ?

D'une part, après avoir déroulé sa souffrance, elle n'a plus rien à dire. « De toute façon, dit-elle, parler ne sert à rien et au pire, cela fait mal ! ». Elle a raison : parler ne fait pas toujours du bien.

D'autre part, elle me tend une lettre rédigée à l'attention de l'ex-amant — celui qui ne répond plus. D'évidence, elle a amené ce courrier à mon intention. L'inventaire désespéré du texte décline quelque chose comme : « *Personne ne m'a jamais fait de place.* » Je m'engage à lire cette missive.

La trame de l'histoire familiale est réduite à un minimum peu réjouissant. Un frère décédé quand elle a 10 ans, un autre frère vivant mais ravagé, un père accablé parti de la maison sans jamais faire le deuil du fils mort, et une mère enlisée depuis toujours dans une longue dépression, renforcée par la séparation conjugale et la mort du fils.

En somme, cette patiente a toujours été confrontée à un Autre peu désirant, accablé, dépressif ou à un Autre qui la laisse tomber et ne répond plus. A vrai dire, elle ne tire guère enseignement de son histoire, peu portée à la subjectivation.

D'ailleurs, la question se pose : faut-il l'inviter absolument à ce genre d'exercice ? Parler lui fait mal. Pour preuve, les quelques questions risquées lors du premier entretien ont dû la percuter : elle décide de ne pas revenir.

Je dois la rappeler par téléphone et la prier fermement de venir au rendez-vous, ayant compris que la demande ne sera jamais de son côté. Je lui dis : « Pour une fois que quelqu'un vous fait une place, vous ne venez pas... » Avant de raccrocher, j'improvise une interprétation que vous reconnaîtrez comme étant une équivoque logique : « Je vous préviens, dis-je : si vous ne venez pas, eh bien, je ne vous recevrai pas ! » Silence perplexe, puis réaction vive : « J'arrive tout de suite ! » Elle est venue...

Je lui signifie que cet appel est une réponse à la lettre qu'elle m'a confiée. La cure peut commencer... Mais comment opérer ?

Sa vie « libérée de contraintes » consiste à passer d'un objet à l'autre sans coupure, sans transition. Tous les objets consommés sont en continuité, sur un mode illimité : les aliments, les alcools, les hommes. A l'inverse, quand une séparation s'impose — décès d'un frère, rupture amoureuse — elle ne peut négocier aucune perte et s'effondre.

Pour faire un deuil, le sujet doit avoir assumé l'expérience préalable d'un rapport au manque. C'est précisément ce qui est en panne chez elle : pas de manque. L'objet de consommation est toujours en excès — elle manque de manque, comme dit Lacan.

Question : comment rétablir la fonction du manque chez un sujet saturé par tous ses objets ? Comment introduire dans la cure un « simili objet » perdu ?

Réponse : une soustraction doit s'opérer à l'initiative de l'analyste. Plusieurs contingences vont y contribuer.

D'abord, un certain maniement du temps s'y prête. Le nombre de séances est limité, comme elle l'a souhaité. Pourtant, une séance sur deux est ratée de son fait. Quand elle ne vient pas, je l'appelle pour lui signifier le décompte : « Une séance de moins, c'est dommage, il n'en reste plus beaucoup ! » Ça la met en colère.

Ensuite, il y a eu possibilité d'une soustraction au niveau de ses textes. Je ne lui rends pas sa lettre d'amour déçu au motif qu'elle est bien trop précieuse. Ne m'a-t-elle pas dit que ses « écrits du désespoir » finissaient tous à la poubelle ? Elle se montre furieuse : elle aurait aimé finalement adresser ce courrier à l'amant qui l'avait inspiré. Je garde la lettre, ne lui en déplaise...

Autre exemple, elle amène un cahier volumineux où sont consignées ses doléances depuis plusieurs années. Cahier égaré puis retrouvé, par miracle réchappé de la poubelle. « Puisque vous y tenez ! » dit-elle... J'y tiens et le cahier disparaît dans mon cartable. Elle ne l'a jamais revu en dépit de ses demandes ultérieures.

Telles furent quelques-unes des soustractions opérées.

Je suis donc son lecteur et son voleur. Mise à part l'équivoque logique, l'interprétation se réduit ici à une soustraction, visant à rétablir le manque dans son rapport à l'Autre.

Épilogue de nos rencontres. Après interruption de vacances, elle dit sa volonté d'arrêter le traitement. Elle est trop occupée, ayant repris ses études. Elle a consulté un nutritionniste, commencé un régime amaigrissant. « Je ne dévore plus », dit-elle. « Quant à la fac, je mets les bouchées doubles ! » Je la félicite pour son exploit : mettre les bouchées doubles en mangeant deux fois moins.

Dans cette veine, la « boulimie des hommes » s'estompe. Plutôt accepter le « célibat provisoire », selon sa formule, que multiplier des relations éphémères qui, de toute façon, la « laissent tout aussi seule ». Elle n'a pas tort.

Je lui signifie que cet échange vaut pour ultime séance — une des plus importantes. Elle peut me « quitter » sans que le monde ne s'effondre. C'est un progrès considérable.

Bien entendu, je ne lui ai jamais rendu ses écrits.

Voilà. Je terminerai avec une remarque. Rien n'est à jeter ! Il ne faut pas se crispier sur le dernier Lacan, toutes les modalités interprétatives que Lacan a proposé gardent une pertinence, selon les moments de cure et le style de l'analysant. À l'analyste de décider : plus que de technique, c'est une question d'éthique, et d'acte.

Patrick Monribot

Section Clinique de Nantes,  
le 30 janvier 2010